

—J'ai diné chez mon oncle, le curé de Kernéis, le recteur, si vous le préférez. J'ai résolu de rentrer à pied, à travers la campagne et les bois, en amoureux de la nature que je suis. . . .

Il parlait d'un ton ferme, nuancé pourtant d'une légère émotion, qui ne pouvait échapper à Mlle de Sainclair.

Evidemment il aurait développé plus brillamment ses idées s'il n'avait été paralysé par une timidité native.

Elle lui sut gré de sa délicatesse. Au peu de paroles qu'il avait dites elle le jugeait enthousiaste, épris du beau, de l'idéal ; elle le soupçonna aussi d'être un peu naïf ; et de fait, entre ce jeune homme et cette jeune fille, l'ingénuité n'était peut-être pas du côté que l'on pouvait croire.

Désireuse de le voir se départir de toute contrainte, Mariana chercha à provoquer la confiance de son compagnon en se montrant très affable, mais sans se départir de cette pointe de condescendance aristocratique que les femmes d'un certain rang abdiquent rarement.

Sous le prétexte de la difficulté que présentait la route obscure, elle lui demanda le secours de son bras, que le jeune homme lui tendit avec un empressement qui n'était pourtant pas exempt d'une certaine gêne.

Il ne tremblait cependant pas, une demi-heure plus tôt quand il



Canailles ! s'écria un jeune inconnu ; j'arrive à temps.—Page 299, col. 1

tenait tête au couple hideux qu'il venait de dompter ; il avait la voix énergique et se sentait prêt à risquer sa vie pour protéger celle de Mariana.

Sans doute, ce contraste parut piquant aux yeux de Mlle de Sainclair, et sa vanité de jolie fille en fut flattée, au point que son imagination très vive se prit à vagabonder bien loin des sinistres perspectives où la fatalité l'avait entraînée quelques instants plus tôt.

—Savez-vous, M. Vernier, dit-elle, que vous ne m'êtes pas inconnu ?

Il se récria :

—Mon nom est bien obscur pourtant, mademoiselle.

—Cependant j'ai déjà pu apprécier votre talent.

—C'est impossible ; je n'ai aucune réputation.

—Je vais faire cesser votre étonnement : je vous ai vu au château de Kerlor.

Il eut un mouvement de joie.

Mariana continua :

—Vous y avez restauré la galerie d'honneur, et dans la chapelle, vous avez rendu la vie à un Saint Yves qui avait été fort maltraité par le temps.

—C'est vrai, mademoiselle ; mais comment pouvez-vous connaître ces détails ?

—Parce que je suis une parente de la comtesse de Kerlor et que j'arrive précisément du château. Vous pourriez me demander maintenant pourquoi je me suis mise en route si tard pour aller à Brest, je vous répondrais que j'ai voulu satisfaire une pure fantaisie, et cela vous suffirait. . . . Les artistes ne sont-ils par capricieux aussi ?

—Je ne me permettrais pas une telle indiscretion.

—Vous auriez le droit de me questionner, monsieur ; après votre vaillante conduite, je reste à jamais votre obligée. . . . Plus tard, si vous y tenez, vous saurez à quoi vous en tenir.

Vernier balbutia :

—Je pourrais donc espérer avoir l'honneur de vous revoir ?

Elle eut un petit rire.

—Me revoir ! . . . Mais vous ne m'avez pas encore vue, M. Vernier.

—Les artistes ont souvent le don de double vue, et peut-être que sans vous connaître, je vous devine. . . .

Il s'enhardissait subitement, comme tous les timides.

Mariana l'interrompit en ramenant la conversation sur le terrain purement esthétique.

—L'art sacré a sa grandeur, et nombreux sont les maîtres qui l'ont illustré ; mais avez-vous réellement une prédilection pour les sujets religieux ?

—Pas du tout, mademoiselle ! J'estime que les travaux que vous connaissez ne sont pas indignes de moi. . . . Mais je veux créer.

Il cessa de se montrer timoré ; et s'exprimant avec la chaleur communicative que donne à tout véritable artiste la passion de son labeur :

—Vous le trouverez ambitieux, sans doute, le pauvre praticien échoué dans un hameau breton. Mais ce n'est pas en doutant de soi que l'on réalise les chefs-d'œuvre. . . . Certes je suis loin de posséder le talent que je rêve ; m'est-il défendu de chercher à l'acquiescer en y consacrant toutes mes forces, toute ma volonté, toute mon existence ?

—Non certes. . . . Cela s'appelle le feu sacré ! Et c'est l'âme de l'artiste, cela. . . .

—Et quand je serai parvenu à ce but, poursuivait-il. . . . je croirai encore qu'il me reste quelque chose à apprendre. Vous voyez, mademoiselle, que si je suis ambitieux, je ne suis pas orgueilleux.

—Quelle beauté préférez-vous ? Vos aspirations d'artiste sont-elles en rapport avec vos goûts personnels ?

Il répondit avec une sorte de ferveur :

—En m'inspirant des maîtres anciens, de ceux de la Renaissance, pour suivre ceux des XVII^e et XVIII^e siècles, je voudrais tailler dans le marbre une figure qui réunit la perfection du passé aux raffinements de la modernité contemporaine. . . .

Oui, je rêve de créer la nouvelle Eve, et je souhaiterais que cette merveille plastique fût animée et reflêtât nos plus ardentes passions. . . . Elles sont admirables, les œuvres d'autrefois ; il leur manque généralement l'âme, et ce sont les sculpteurs de notre temps qui sont les vrais magiciens du ciseau ; aujourd'hui la matière n'est plus inerte ; elle vit, elle souffre, elle aime ! . . . La légende de Prométhée est devenue de l'histoire.

Mariana trouvait un charme tout particulier à cette conversation qui lui permettait d'éloigner momentanément ses cruels soucis.

Elle répliqua avec une petite commisération railleuse :

—Votre marbre, fût-il de Carrare, restera toujours du marbre. . . .

—Hélas ! Vous avez raison, et les peintres sont plus heureux que nous, car s'il leur manque la poésie du relief, ils ont pour eux la magie de la couleur. . . . Oh ! ma statue ! . . . Je la vois, vivifiée, embellie par le pinceau d'un grand maître. . . . Je baiserais la chair mate et chaude de son visage ambré, je plongerais mes doigts dans les ondes de sa chevelure noire comme l'Erèbe païen ; je tremblerais devant ses grands yeux bleus aux reflets de saphir et de clair de lune. . . . Oh ! comme je l'adorerais !

Elle s'arrêta brusquement surprise, car ils étaient arrivés à Recouvrance, le vieux Brest, sans qu'ils se fussent rendu compte du trajet parcouru.

Soudain lui aussi en levant la tête eut un tressaillement ; et sa surprise se changea bientôt en extase. A la lueur du premier réverbère, il venait de constater que Mlle de Sainclair réalisait en tous points la vision qu'il venait d'évoquer dans la fougue de son enthousiasme juvénile.

L'esprit de Mariana fut délicieusement impressionné en devinant l'effet qu'elle produisait ; elle ne douta plus de la sincérité du jeune sculpteur, et son cœur aurait peut-être battu plus fort, si l'image de Georges n'était revenue tyranniquement s'imposer à son esprit. La comparaison qu'elle établissait forcément entre les deux hommes ne pouvait guère tourner à l'avantage du dernier venu.

—Voici notre voyage terminé, dit-elle.

Dissimulant son trouble, Paul Vernier s'inclina et pressa la main qu'elle lui tendait.

—Au revoir ! fit-elle gracieusement.

PIERRE DECOURCELLE.

(A suivre)